264

Les
Jeunes Bonnes

264

LES JEUNES BONNES ET LES VIEUX GARÇONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DESVERGERS ET VARIN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 15 OCTOBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1831.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOREL, employé dans un ministère.	M. SAMSON.
DIDIER, son ami..................	M. RÉGNIER.
URSULE, gouvernante de Morel....	Mlle DÉJAZET.
MÉLANIE, gouvernante de Didier...	Mme
PITOU, domestique de Morel.......	M. PAUL.

La Scène se passe à Paris.

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 7.

LES JEUNES BONNES

ET

LES VIEUX GARÇONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle à manger, la porte d'entrée dans le fond. — A gauche du spectateur, une autre porte, et une cheminée; à droite, une fenêtre et une armoire, une table auprès de la cheminée.

***

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, *seule, assise près de la table et écrivant.*

Dépêchons-nous... Cet imbécile de Pitou n'aurait qu'à rentrer... Il est si curieux!... (*Ecrivant.*) « Ce soir, à dix » heures, Monsieur sera couché, tout le monde dormira, » excepté moi... Je t'attendrai dans la salle à manger.... » Ne va pas te tromper de porte, comme l'autre jour... » Nous souperons ensemble... Ne manque pas de frap- » per trois coups avant d'entrer... il faut redoubler de » mystère et de précaution... » (*Elle plie la lettre.*) Ce pauvre Jolivet! .. il est là, qui attend sous la fenêtre... (*Elle s'approche de la fenêtre*) Sit... sit... Comment lui jeter cette lettre sans qu'on puisse remarquer..... Ah! mon mouchoir... (*Elle enveloppe sa lettre dans son mouchoir et le laisse tomber.*) C'est bien!... il la ramasse. (*A la cantonnade.*) Monsieur, je vous remercie, ne vous donnez pas la peine... (*Fermant la fenêtre.*) C'est assez imprudent, à l'heure qu'il est... midi passé... Heureusement que nous habitons le Marais... Une rue d'honnêtes gens, il n'y passe personne. Allons au devant de lui. Si

on le voyait entrer ici... il n'en faudrait pas davantage... (*Elle va pour sortir au moment où Pitou arrive.*) Ah! c'est vous, Pitou ?

SCÈNE II.

URSULE, PITOU.

PITOU.

Oui, Mamzelle... c'est moi, avec une bouteille et un mouchoir...

URSULE.

Comment ?

PITOU.

Il paraît que vous l'aviez laissé cheoir par la fenêtre... et un jeune homme qui passait par hazard l'a ramassé... Un grand brun... un homme superbe pour le quartier.... Il voulait le rapporter lui-même, il croyait déjà que c'était une bonne fortune... Il y a des gens stupides.

URSULE.

Ça suffit... Donnez... (*A part, examinant le mouchoir.*) Il a trouvé la lettre, c'est bien.

PITOU.

J'ai été aussi chez Monsieur Chose, le pharmacien... Voilà le jus d'herbes que Monsieur prend tous les matins, à ce que vous m'avez dit... C'est original.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Déjeûner avec un' méd'cine,
C'est un' singulière cuisine !
Vous m' direz : chacun a son goût ;
Mais il doit dépenser beaucoup.
Ça lui coût'rait moins d' faire bonn' chère ;
Car on sait que l'apothicaire
Est encor un fier cuisinier
Pour fair' danser l'ans' du panier.

URSULE

Posez cela sur la table, et pas de réflexions.

PITOU.

Est-ce que j'aurais lâché une bêtise ?.. Dam, c'est pos-

sible... quand on n'est dans une maison que depuis la veille... et qu'on n'est pas sûr d'y rester le lendemain... Mais, je me mettrai au fait... si je reste... si j'ai le bonheur de convenir.

URSULE.

Je le crois..... D'abord vous avez une bonne grosse figure.

PITOU.

C'est vrai !... J'ai trop de physionomie pour un homme seul.

URSULE.

Vous conviendrez à Monsieur Morel, et vous pouvez dès aujourd'hui vous regarder comme de la maison.

PITOU.

Vrai ?... Ah! quel bonheur!... je suis placé... Oserais-je vous demander quels seront mes gages ?..

URSULE.

Cent écus ! la nourriture et le logement... Pour le reste, vous vous le fournirez.

PITOU.

Ah! je serai obligé de me fournir ?

URSULE.

Je dois aussi vous prévenir que Monsieur Morel est un homme un peu faible... Son caractère est comme sa santé qui est toujours mauvaise... Il n'est pas très gai....

PITOU.

En effet, il m'a paru un peu *Monrose*.

URSULE.

Mais personne n'est plus respectable... Il est riche, et chef de bureau dans un ministère... C'est assez vous dire qu'il faut à son service, de la tenue, des mœurs, de la propreté et des opinions convenables.

PITOU.

Ah ! il faut aussi des opinions... Est-ce moi qui m'en fournirai ?

URSULE.

Vous devez me comprendre... Surtout, pas de liaisons, pas d'intrigues... je serai très sévère là-dessus.

PITOU.

Oh ! soyez tranquille... je ne suis pas vicieux... D'ailleurs, la place est prise....

URSULE.

Vraiment!.. Vous seriez capable d'aimer, avec votre air...

PITOU.

Eh bien! oui... j'aime, avec mon air... Une payse de mon pays... Une nommée Chose... Madeleine, qui m'estimait aussi; mais nous n'avons pas pu nous marier...

URSULE.

Elle était sans doute plus riche que vous...

PITOU.

Non... il y avait entre nous une grande égalité de fortune... Nous n'avions rien ni l'un ni l'autre, et nous nous sommes séparés d'une manière sensible et mutuelle...

URSULE.

AIR : *Au Palais-Royal, à Paris.*

Songez-y bien !... Soyez prudent !
Point d'intrigues !...

PITOU.

Je serai sage,
Vous pouvez croire à mon serment;
J'ai laissé mon cœur au village,
Il ne saurait être volage.
Oui, mon cœur est dans mon pays,
Il faut qu' sans cess' je me l' répète;
Car il m' sembl' qu'aujourd'hui j' r'grette
Près de vous; vraiment on regrette
De ne pas l'avoir à Paris.
Oui, vraiment, près de vous je r'grette
De ne pas l'avoir à Paris.

URSULE.

Mais savez-vous que c'est une galanterie que vous m'adressez-là.

PITOU.

Ne faites pas attention, je vous en prie... (*On entend sonner.*)

URSULE.

Ah ! voilà Monsieur qui appelle... Attendez-moi ici.

PITOU.

Vous n'emportez pas le jus d'herbes?

URSULE.

Non !... il faut d'abord y mêler deux cuillerées de potion calmante... selon l'ordonnance... (*Elle va prendre une fiole dans l'armoire, on entend un second coup de sonette.*) On y va !... on y va !... Monsieur s'impatiente... Allons, vite, Pitou, arrangez cela...

(*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCENE III.

PITOU, *seul*.

Elle est drôle, Mam'zelle Chose, avec ses mœurs et ses principes... Elle fait de la morale, à son âge... C'est de bonne heure... Mais ça m'est égal, moi, pourvu qu'on me paye... C'est si difficile de se placer... Dans les maisons où j'ai été jusqu'à présent, on m'a toujours renvoyé au bout de quinze jours... et pourtant je n'avais rien fait... Mais, voilà justement ce qu'ils me reprochent, c'est de ne rien faire... Aussi, depuis long-temps j'étais sur le pavé, condition très dure, où j'ai bien été obligé de faire quelque chose... J'ai fait des dettes... je dois cent-dix francs à plusieurs capitalistes... et si mes créanciers viennent me relancer, comme c'est probable, on me mettra encore à la porte, où je finirai par mourir de faim... Et on appelle ça vivre !... On appelle ça une existence d'homme !

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

Depuis long-temps je suis en butte
A tous les coups de l'adversité ;
Ah ! j'envi' le sort de la brute,
Qui n'a pas d' sensibilité.
Dans ce monde où l'on me maltraite,
J'aim'rais mieux être âne ou cheval ;
Puisque la natur' m'a fait bête,
Autant valait m' faire animal.

SCÈNE IV.

PITOU, MÉLANIE.

MÉLANIE, *au fond.*

Tiens! c'est donc vrai qu'ils ont pris un domestique.. Ursule ne se refuse rien... Mais, que vois-je?... Je ne m trompe pas.

PITOU, *l'apercevant.*

Oh! ciel... Je me sens prêt à m'évanouir.

MÉLANIE.

Comment! c'est toi, mon pauvre Pitou?... Tu es do mestique chez Monsieur Morel?...

PITOU.

Oui, Madeleine... depuis hier... Domestique mâle!

MÉLANIE.

Comme ça se rencontre!... Moi qui suis en service che: une personne qui demeure ici tout près, un ami de Mon sieur Morel...

PITOU.

Un ami!... C'est donc un homme?

MÉLANIE.

Sans doute!

PITOU.

Et qu'est-ce que tu fais chez lui?

MÉLANIE.

Dam! j'y suis pour tout faire...

PITOU.

Il t'a donc pris dans les petites affiches?

MÉLANIE.

Justement! Mais ne sois pas jaloux! il est du même âg que Monsieur Morel, aussi, ils ne peuvent pas vivre l'ur sans l'autre, et tout à l'heure il m'a envoyé pour savoii si l'amitié se porte bien... C'est comme ça qu'il parle...

PITOU.

Ça n'est pas bien clair... Mais c'est égal... embrasse-mo toujours, ma petite Madeleine!

MÉLANIE.

D'abord, Monsieur, je ne m'appelle plus Madeleine...

Décemment, on ne peut pas s'appeler Madeleine à Paris.

PITOU.

Comment t'appelles-tu donc, Madeleine?

MÉLANIE,

J'ai pris le nom de Mélanie, c'est bien mieux.

AIR : *Paris et le Village.*

Contre ce nom moins villageois,
J'ai troqué celui de Magd'laine;
Et contre un habit plus bourgeois,
J'ai troqué ma robe de laine.

PITOU.

Sur le passé, je n' veux pas t'attaquer,
Mais à l'av'nir j'ai l'espérance...
S'il t' reste encor quelque chose à troquer,
Que tu m' donn'ras la préférence...
S'il t' reste encor quelque chose à troquer,
Tu dois m' donner la préférence!

MÉLANIE.

Ah! mon bon Pitou!... que je suis contente... Avons-nous du bonheur de nous retrouver comme ça.

PITOU.

C'est un bonheur si on veut, Madeleine... parce qu'au fait, j'y pense... Tu viens renverser tous mes plans de fortune.

MÉLANIE.

Est-ce que tu songes à ces choses là?

PITOU.

Dam!... Si on s'aperçoit que nous nous aimons... Ils sont si ridicules dans cette maison-ci... Mamzelle Chose m'a exprèssément défendu les liaisons, les intrigues... Il paraît qu'elle a une vertu féroce, cette femme là?...

MÉLANIE.

Ursule!... Allons donc.

PITOU.

Dam ! elle me l'a dit...

MÉLANIE.

Elle aime autant le plaisir qu'un autre... Peut-être plus... mais elle y met des précautions... Elle s'amuse en secret... Je parierais qu'elle ne fait la prude que pour

mieux captiver Monsieur Morel... Elle le trompe joliment... et c'est bien naturel... un vieux garçon... Elle a des projets sur lui... et voilà pourquoi elle cache son jeu...

PITOU.

Elle cache son jeu?.. Eh bien! ça me donne une idée... Cachons notre jeu aussi, Madeleine!

MÉLANIE.

Ce n'est pas dans mon caractère...

PITOU.

C'est égal, je t'apprendrai, moi, je suis très dissimulé...

MÉLANIE.

Eh bien! c'est convenu.. Je t'aimerai sans que ça paraisse.

PITOU.

Et moi aussi...

MÉLANIE.

Et ils seront tous attrapés...

PITOU.

Et moi aussi...

MÉLANIE.

J'entends quelqu'un.

PITOU.

C'est la voix de Monsieur Chose.

MÉLANIE.

Adieu!...

AIR : *Petit blanc.*

Au revoir, je te quitte,
L'heure doit s'avancer.

PITOU.

Encore un mot, ma p'tite,
Avant de me laisser...
Permets-moi d', t'embrasser.

MÉLANIE.

Non, non, j'ai de l'ouvrage,
Je cours m'en occuper.

PITOU.

Il faut payer l' passage,
Si tu veux m'échapper.

MÉLANIE.

J'y consens, (*bis.*)
Pour ne pas perdre de temps.

ENSEMBLE.

MÉLANIE.

J'y consens, (*bis.*)
Pour ne pas perdre de temps,

PITOU.

Les amans, (*bis.*)
Ne doiv'nt pas perdre de temps.

(*Ils s'embrassent. — Mélanie sort.*)

SCENE V.

PITOU, *seul.*

C'te pauvre Madeleine, toujours gentille! Ah! mon dieu! moi, qui n'ai pas encore arrangé le jus d'herbes..... Et Monsieur qui va venir..... Diable de potion calmante, je ne me souviens plus combien il en faut..... Je crois que mam'selle Chose m'a dit quatre cuillerées..... oui, c'est quatre ou six... Au fait, je ne risque rien d'en mettre, puisque c'est un remède; plus il y en aura, plus ça lui fera de bien; à ce pauvre cher homme... Mettons six bonnes cuillerées, ça le calmera tout de suite.

(*Il met la potion dans la tasse.*)

SCÈNE VI.

PITOU, MOREL, URSULE.

(*Morel entre, en donnant le bras à Ursule.*)

URSULE.

Appuyez-vous, Monsieur, appuyez-vous.

MOREL.

C'est que je craignais de vous fatiguer... car certainement je ne demande pas mieux; quand on est au régime depuis huit jours...

URSULE.

La tisane de Monsieur...

PITOU.

Voilà.

MOREL.

Et de la tisane par-dessus le marché.

URSULE.

Cela vous fait tant de bien.

MOREL.

C'est vrai, ça me fait un bien infini... et je ne sais pourquoi je suis toujours malade.

URSULE.

Il faut un peu de patience.

MOREL.

Il en faut beaucoup... Est-ce que mon ami Didier n'est pas encore arrivé?

PITOU.

Non, Monsieur.

MOREL.

On n'est pas venu de sa part?

PITOU.

Je n'ai vu personne, pas un être. (*A part.*) Comme je suis dissimulé!

MOREL.

C'est bien extraordinaire...... Etes-vous contente de ce gros garçon-là?

URSULE.

Mais jusqu'à présent...

MOREL.

Il a l'air un peu bête!

PITOU.

Tiens, c'te chose!

MOREL.

C'est bien, mon ami; laissez-nous.

PITOU.

Avec plaisir, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MOREL, URSULE.

MOREL.

Ursule!...

URSULE.

Monsieur ?

MOREL.

Venez-vous asseoir à côté de moi, et causons.

(*Il s'assied, Ursule va chercher un coussin, qu'elle lui met sous les pieds.*)

URSULE.

Là, vous serez bien ainsi.

MOREL

Vraiment, vous me gâtez, Ursule ; mais je ne m'en plains pas... Moi, j'ai toujours été un peu gâté... D'abord ma mère, quand j'étais petit, elle m'appelait son Loup Loup, son minet ; elle me donnait des petits noms et des confitures... C'était gentil!..... Mais je crois que j'aime encore mieux les soins d'une jeune et jolie fille comme vous ; car vous êtes jolie, Ursule.

URSULE.

Ah ! Monsieur...

MOREL.

Vous l'êtes, je m'y connais ; et je ne vous en ai que plus d'obligation.

URSULE.

Il en coûte si peu d'avoir des égards, des prévenances... surtout avec certaines personnes...

MOREL.

Oui, des égards, des prévenances... il n'y a que les femmes qui entendent bien cela... Aussi, croiriez-vous que j'ai souvent regretté de ne pas m'être pas marié dans ma jeunesse.

URSULE.

Dans la jeunesse, on ne fait que des folies.

MOREL.

C'est pour ça..... Moi qui en ai fait beaucoup, je suis étonné que le mariage ne soit pas du nombre.

URSULE.

En effet ! c'eût été une folie dans ce temps-là... Il y a un âge où l'on est heureux, sans avoir besoin de personne pour l'être.

Air du Baiser au porteur.

L'inconstance est une habitude,
Rien ne saurait fixer le cœur;
Même alors dans la solitude
On aime à chercher le bonheur,
On aime à rêver le bonheur.
Oui, seul, on peut goûter l'ivresse
De l'espérance et du plaisir...
Mais il est doux, lorsque fuit la jeunesse,
D'être deux pour s'en souvenir.
Il est doux, après la jeunesse,
D'être deux pour s'en souvenir.

MOREL.

Oui, il faut être deux; je m'en aperçois tous les jours davantage.

URSULE.

Buvez donc un peu de cette tisane.

MOREL.

Diable de jus d'herbes... Il me semble qu'il est encore plus mauvais qu'à l'ordinaire.

URSULE.

Vous trouvez...... C'est cependant toujours la même chose.

MOREL.

Didier n'arrive pas, c'est singulier; c'est cependant l'heure à laquelle il vient tous les jours... Je commence à avoir de l'inquiétude.

URSULE.

Il sait pourtant que vous êtes indisposé.

MOREL.

Il va venir... Il aura sans doute été retenu...

URSULE.

Oui... par quelque déjeûner, quelque réunion gastronomique..... Le Champagne fait si facilement perdre la mémoire.

MOREL.

Lui, Didier! oublier son ami?

URSULE.

Il est aussi l'ami du plaisir.

MOREL.

Comment? vous pensez que Didier?... Allons, vous ne l'aimez pas; vous êtes prévenue contre lui.

URSULE.

Eh bien! je suis franche..... J'en conviens, je ne peux pas le souffrir... Moi, ce qui me plait, c'est le bon genre, dans le ton, dans les manières; et votre ami en est complettement dénué... Quelle différence avec vous!

MOREL.

C'est possible... J'ai peut-être quelque chose de plus distingué; mais ça ne donne pas, c'est naturel..... Ce pauvre Didier a une tête si légère.

URSULE.

Aussi je n'attache aucune importance aux propos qu'il m'adresse quelquefois.

MOREL.

A vous, Ursule?

URSULE.

Oui, quand vous n'y êtes pas; quand vous êtes à votre bureau.

MOREL.

Qu'est-ce que vous me dites-là?.. Il se permettrait?...

URSULE.

Que voulez-vous?..... Dans ma position, sans appui, sans protecteur!... Ah! je n'étais pas née pour une pareille condition.

MOREL.

Ursule, je vous en conjure, ne vous affligez pas comme ça; vous ne savez pas la peine que vous me faites.

URSULE.

Ah! Monsieur, quand on est issue d'une famille honnête, et qu'on est douée d'une âme tendre et délicate... Enfin, il faut que ça finisse, et malgré l'affection que j'ai pour vous...

MOREL.

Ursule, Ursule, qu'est-ce que ça signifie? Vous ne me quitterez pas, je ne veux pas que vous me quittiez; est-ce que je peux me passer de votre amitié?... Certainement, sans l'opinion du monde, sans les propos malins..... Et puis, savez-vous ce que je crains le plus?

URSULE.

C'est M. Didier, ce sont ses mauvaises plaisanteries...

MOREL.

Nous nous étions juré de rester toujours garçons.

URSULE.

S'il est votre ami, il ne doit désirer que votre bonheur.

MOREL.

Sans doute... Mais comment lui faire entendre?...

URSULE.

Il est vrai que vous n'agissez guère, que d'après ses instigations.

MOREL.

Moi?... c'est ce qui vous trompe... vous le verrez plutôt... je prendrai un parti... vous connaissez la fermeté de mon caractère. D'abord nous irons quelque temps à la campagne, et là, seuls, loin du monde... Mais qu'est-ce que j'entends? n'est-ce pas Didier?

URSULE, *à part.*

Il faut qu'il vienne nous déranger, ça allait si bien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER.

Air de Zéphir.

J'accours,
Et toujours
La santé,
La gaîté,
A l'envi
Jusqu'ici
M'ont servi
Dieu merci!
Je songe au passé
Sans en être vexé,
Et je me sens vieillir
Sans craindre l'avenir.
Si pour la jeunesse,
Quittant la vieillesse,

L'amour veut me fuir,
Moi, bien loin d'en gémir;
Des chagrins de l'âge,
Pour braver l'orage,
Je trouve un abri
Dans les bras d'un ami.
J'accours, etc.

MOREL.

Bonjour, Didier, bonjour.

DIDIER.

Bonjour, mon vieux... Bonjour, Ursule.

URSULE.

Monsieur...

DIDIER.

Qu'est-ce que disait donc Mélanie? elle soutenait que tu n'étais pas levé.

MOREL.

Mélanie?... Est-ce qu'elle est venue?

DIDIER.

Certainement... Je l'ai envoyée s'informer...

MOREL, *bas à Ursule.*

Vous le voyez, il ne m'oubliait pas.

DIDIER.

Et cette santé, comment la gouvernes-tu?

MOREL.

Oh! la santé, mon bon ami, il n'en est plus question... Je suis mal, très-mal.

DIDIER.

Est-ce que tu as mal dormi?

MOREL.

Au contraire, très-bien; mais c'est un mauvais sommeil.

DIDIER.

Est-ce que tu n'as plus d'appétit?

MOREL.

Si fait, j'ai toujours faim; mais c'est une faim factice.

DIDIER.

Laisse-moi donc tranquille; c'est ton régime qui ne vaut pas le diable.

MOREL.

Tu crois que c'est mon régime?

DIDIER.

Comment peux-tu être malade, auprès de cette jolie Ursule; ça devrait te rajeunir, te réjouir et te ragaillardir... Eh! eh! eh!

URSULE.

Monsieur, des discours aussi inconvenans...

DIDIER.

Ça vous fâche? eh bien! faisons la paix.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

A la gaîté lorsque mon cœur se livre,
De votre humeur je ne m'offense pas...
Ma chère enfant, c'est un exemple à suivre,
Embrassons-nous, pour finir nos débats.

URSULE.

Ah! puisqu'il faut qu'enfin je me délivre,
De ces propos qui doivent me blesser;
En paix ici, moi, je vais vous laisser,
Monsieur, c'est un exemple à suivre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

MOREL, DIDIER.

DIDIER.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

MOREL.

C'est qu'en vérité, tu as quelquefois des expressions, des manières... surtout quand tu as déjeûné, tu as la tête...

DIDIER.

Comment, quand j'ai déjeûné... Mais je suis à jeun, je meurs de faim.

MOREL.

Vraiment... Alors je te plains de tout mon cœur, car je sais ce que c'est.

DIDIER.

Je viens de courir tout Paris... J'ai reçu de l'argent sur lequel je ne comptais pas, et ma foi, j'ai pensé à te faire un cadeau.

MOREL.

Un cadeau ?

DIDIER.

Devine ce que c'est.

MOREL.

Voyons... Je parie que c'est une cravatte, ou une paire de bretelles.

DIDIER.

Mieux que cela, quelque chose de plus brillant.

MOREL.

Quelque chose de brillant... Un bonnet de soie noire?

DIDIER.

Où diable vas-tu chercher?... Tiens, regarde-moi ça.

(*Il lui présente un paquet.*)

MOREL.

Que vois-je? une montre avec une chaîne d'or!... Que veux-tu que je fasse?...

DIDIER.

Ah! pardon, je me suis trompé..... Ceci est une autre affaire; c'est destiné à une jolie femme.

MOREL.

Voyez-vous ce vieux séducteur!

DIDIER, *lui remettant un autre paquet.*

Voilà ton article... et je dis qu'il n'est pas indifférent.

MOREL.

Des besicles! toujours en or... Ah bien! voilà des bêtises!... Parce que l'autre jour j'ai dit devant toi que j'en désirais..... Ça ne m'arrivera plus..... Cet excellent Didier!

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Tu penses donc toujours à moi?

DIDIER.

Tu le vois bien.

MOREL.

Ce témoignage
Me touche aujourd'hui davantage,
Car je fus injuste envers toi.

DIDIER.

Quoi, tu fus injuste envers moi?

MOREL.

Je croyais, hélas! trop sévère,
Que tu voulais m'abandonner...
Pour m'en punir, voyons, que puis-je faire?

DIDIER.

(*Parlé.*) Pauvre ami!

Fais-moi servir à déjeûner.

MOREL.

Ah! mon dieu! c'est vrai, tu es à jeun... Je vais appeler Ursule.

DIDIER.

Non, non, elle est de trop mauvaise humeur... Je me servirai moi-même; je vais visiter ton buffet, et tu me tiendras compagnie.

MOREL.

Moi? y penses-tu?... Je suis au régime le plus sévère, je ne vis presque que de jus d'herbes.

DIDIER.

Tu as tort de donner dans le végétal; avec les végétaux, on végète. (*Regardant dans l'armoire.*) Qu'est que j'aperçois? une volaille magnifique...

MOREL.

Oui... C'est le docteur qui me l'a ordonnée comme remède.

DIDIER.

C'est un remède excellent, quand il est rôti... Et cette bouteille!... Dieu me pardonne, c'est du Bordeaux.

MOREL.

Oui, c'est le docteur qui m'a ordonné...

DIDIER, *posant tout sur la table.*

Il a raison! c'est un fameux spécifique! J'aime beaucoup ta pharmacie... Voilà comme j'entends la médecine.

MOREL.

Ne te moques pas de moi, je t'en prie, parce que tu te portes bien, tu fais ton embarras...

DIDIER.

Non, du tout... et la preuve, c'est que nous allons nous droguer ensemble.

MOREL.

Eh bien ! soit. Mets-toi là... aussi bien, j'ai à te parler, à te consulter... (*A part.*) Il faut bien lui faire part de mon projet.

DIDIER.

Nous voilà donc à table... comme autrefois, dans notre jeunesse...

Air de M. Botte.

C'était le bon temps,
Joyeux et contents,
Nous savions tous deux rire et boire.

MOREL.

De nos gais festins,
De nos gais refreins,
Je n'ai pas perdu la mémoire.
Mais que sont devenus
Ces jours trop tôt perdus?...

DIDIER.

Au diable ta philosophie!
Jouissons encor de la vie!
Pour les bons vivans, (*Bis.*)
C'est toujours le bon temps !

ENSEMBLE.

Pour les bons vivans, (*Bis.*)
C'est toujours le bon temps !

MOREL.

Ah ça ! tu es donc heureux décidément?

DIDIER.

Sans doute... et toi tu dois l'être davantage avec du Bordeaux comme celui-là? Bois donc un peu... Tu ne bois pas?

MOREL.

Oh ! impossible, mon ami, impossible !

DIDIER, *lui versant.*

Une goutte... rien qu'une goutte...

MOREL.

Une goutte, à la bonne heure ! C'est que si l'on me surprenait... (*Il boit.*) Il est, ma foi, excellent !

DIDIER.

Quand je te le disais...

MOREL.

Certainement, je n'ai pas à me plaindre de ma position; et pourtant je regrette quelquefois de ne pas être marié.

DIDIER.

Marié! quelle bêtise!

MOREL.

C'est possible, mon ami... Mais d'abord le mariage.. quand on le considère sous le point de vue moral... Suis bien le fil de mon raisonnement... On ne peut pas s'empêcher de reconnaître que la société... d'après les élémens dont elle se compose en général... entraîne des relations personnelles et nécessaires qui, en rapprochant les individus... de toutes les classes..... Je ne sais pas si tu as bien suivi le fil de mon raisonnement.

DIDIER.

Je n'y comprends rien du tout.

MOREL.

Enfin, c'est quelque chose que d'avoir une femme qui nous consacre son existence, qui est pour moitié dans tous nos plaisirs...

DIDIER.

Oui, et pour les trois quarts dans tous nos chagrins... (*Il lui verse à boire.*) Ingrat! comptes-tu pour rien la liberté, l'indépendance et l'amitié?... Un ami, un véritable ami, voilà le trésor le plus rare. Eh bien, tu le possèdes, tu es sûr de mon cœur, tu es sûr de ne pas être... ce que tu serais avec ta légitime épouse... A ta santé! (*Il boit.*)

MOREL.

Au fait, ton discours me paraît assez concluant... A la tienne! (*Il boit.*)

DIDIER.

Crois-moi, l'hymen ne nous vaut rien; nous avons fait trop de farces...

MOREL.

Le fait est que nous étions des gaillards... Toi, tu préférais la table.

DIDIER.

Toi, les femmes!

MOREL.

Oui, les femmes! Dieu! les femmes!...

DIDIER.

A leur santé ! (*Ils boivent.*)

MOREL, *se montant la tête.*

C'est que je les aime encore, je les aimerai toujours ! Sexe enchanteur, je veux te consacrer ma vie!

DIDIER.

Et tu voulais te marier!... Il voulait se marier!...

MOREL.

Je ne t'ai jamais parlé de ça. Au diable le mariage!

DIDIER.

A la bonne heure, je te reconnais.... voilà que tu commences à t'amuser.

MOREL.

C'est ça, amusons-nous! allons dîner!

DIDIER.

Comment?

MOREL.

Je te dis que j'ai envie de dîner, et point d'objections!

DIDIER.

Ce n'est pas l'embarras, je connais un fameux endroit! une petite table d'hôte... un vin délicieux!

MOREL.

Et de jolies femmes?

DIDIER.

Des femmes charmantes! de vraies sylphides!

MOREL.

Il faut m'y conduire, Didier, ou tu n'es plus mon ami.

DIDIER.

Touche-là; c'est convenu. Achevons le Bordeaux.

MOREL.

Achevons, et vive l'amour!

ENSEMBLE, *en chantant.*

Vive le vin! vive l'amour!
Amant et buvêur tour-à-tour
Je nargue la mélancolie!...

SCENE X.

LES MÊMES, URSULE et PITOU.

URSULE.

O ciel! que vois-je?

DIDIER.

Ursule!

MOREL.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous demandez?

URSULE.

Comment, Monsieur?... dans votre état, quand on est au régime...

MOREL.

Le régime! enfoncé le régime!

PITOU, *à part.*

Il a l'air lancé, le père Chose!

URSULE.

Monsieur Didier, si vous aviez pour votre ami un attachement réel et positif, vous ne l'auriez pas entraîné dans un excès dont les conséquences échappent à l'analyse...

DIDIER.

Qu'est-ce que vous me parlez d'analyse?... Ce sont vos drogues qui le tuent.

MOREL.

C'est vrai, ce sont vos drogues...

URSULE.

Je ne vous donne que ce qui est prescrit par le docteur.

MOREL.

Je me moque du docteur. Je ne veux plus de jus d'herbes, plus de potion calmante, plus *d'opium!*

DIDIER.

De *l'opium!*

MOREL.

Oui, de *l'opium.* A bas *l'opium!*

URSULE.

Deux cuillerées seulement... sans cela Monsieur ne pourrait pas dormir.

DIDIER.

Mais deux cuillerées, c'est beaucoup.

PITOU.

C'est beaucoup deux cuillerées?

DIDIER.

C'est même dangereux.

PITOU, *à part.*

Ah! mon dieu! et moi qui en ai mis six... J'ai le pressentiment d'avoir fait une bêtise.

URSULE.

Le plus dangereux ce sont les imprudences. Je suis intimement convaincue que Monsieur se trouve moins bien que de coutume.

MOREL.

C'est ce qui vous trompe!... Je sens une chaleur, une énergie!... Jamais je n'ai été plus vigoureux!

(*Il lui prend une violente quinte de toux.*)

URSULE.

Vous le voyez! vous toussez... l'irritation se manifeste de nouveau... et qu'est-ce qui l'a ramenée? C'est le vin.

DIDIER.

Du tout, c'est *l'opium.*

URSULE.

Je vous dis que c'est le vin.

DIDIER.

Je vous répète que c'est *l'opium.*

PITOU, *à part.*

Il a raison, le vieux, c'est *l'opium*, c'est ce diable *d'opium!*

MOREL.

Allons, en voilà assez! Que ce soit ce que ça voudra, ça m'est égal! Je change de système, de manière de vivre... il me faut des distractions... il me faut des jouissances... et pour commencer, je sors avec Didier.

URSULE.

Vous sortez! Vous allez sans doute chez votre notaire, vous deviez y passer?

MOREL.

J'irai chez mon notaire, si ça me fait plaisir. Dans tous les cas, je dîne dehors.

URSULE.

Comment?...

MOREL, *avec impatience.*

Je dîne dehors!

URSULE.

Avec Monsieur, sans doute?

MOREL.

Précisément.

URSULE.

Non, Monsieur. c'est impossible... vous ne sortirez pas.

MOREL.

Et qui m'en empêchera, s'il-vous-plaît?

URSULE.

Moi! Je vous suis trop attachée, trop dévouée pour vous permettre... Enfin je ne veux pas.

MOREL.

Ah! vous le prenez sur ce ton là!... C'est-à-dire que vous prétendez me régenter, me morigener... Eh bien! non... je serai le maître! Vous connaissez la fermeté de mon caractère...

URSULE.

Je vois qu'on vous a monté la tête... on vous a exaspéré... Mais songez-y, Monsieur, si vous persistez, vous ne me retrouverez plus chez vous...

MOREL.

Comment? qu'est-ce que vous dites?

URSULE.

Oui, Monsieur, j'y suis résolue! vous dînerez ici, ou je vous quitte!

DIDIER, *bas à Morel.*

Allons, ferme, ferme...

MOREL.

Eh bien! comme il vous plaira.

URSULE.

Dieu! sacrifiez donc votre jeunesse!...

MOREL.

Je suis las d'être esclave... Il est temps de secouer le joug... Je suis libre et vous aussi.

URSULE.

Cela suffit, Monsieur... mon parti est pris.

MOREL.

Viens, Didier, viens, mon ami...

DIDIER.

Je vais passer un instant chez moi, et je te rejoins chez ton notaire.

MOREL.

Donne-moi le bras et marchons.

Air du Siège de Corinthe.

Ensemble.

Allons, partons, plus d'esclavage,
Pour jamais je brise mes fers,
Et le plaisir va, je le gage,
En printems changer mes hyvers.

DIDIER.

Allons, partons, plus d'esclavage,
Oui, pour jamais brise tes fers;
Le plaisir va bientôt, je gage,
En printems changer tes hyvers.

URSULE.

Il le faut, cédons à l'orage;
Mais il regrettera ses fers,
Car rien ne saurait, je le gage,
En printems changer ses hyvers.

PITOU.

Je crois que mam'sell' Chose enrage
D' voir que not' maît' brise ses fers...
Moi, ça m' fait rir', mais rien, je gage,
En printems n' chang'ra ses hyvers.

URSULE.

Oui, c'en est fait, pour jamais je vous laisse,
Une autre peut me remplacer;
Votre gaîté, vos retours de jeunesse,
Auprès de vous sauront bien la fixer.

ENSEMBLE.

URSULE.

Il le faut, cédons à l'orage, etc.

MOREL.

Allons, partons, plus d'esclavage,

DIDIER.

Allons, partons, plus d'esclavage, etc.

PITOU.

Je crois que mam'sell' Chose enrage, etc.

(*Morel et Didier sortent par le fond; Ursule par la porte à gauche.*)

SCÈNE XI.

PITOU, *seul.*

A-t-on jamais vu!... Le vieux qui se révoltte, et la petite qui veut abdiquer... Pendant ce temps-là, ils me laissent seul, ils me laissent garder la maison... Ils ne sont pas défians; car, enfin, si j'étais un domestique comme il y en a... un homme dépravé et dissolu... j'irais de mon côté me divertir à leur instar... Dans l'intervalle, un voleur pourrait s'introduire, et voilà... d'autant que le jour commence à baisser... et puis le quartier n'est pas sûr... du moins c'est la chronique. Hier encore on me racontait une histoire... dans la maison même... La voisine, madame Chose, qui demeure sur le carré, la semaine dernière, elle était au coin de son feu à faire cuire des épinards... elle était bien tranquille, elle ne pensait à rien du tout... enfin, comme une femme qui fait cuire des épinards... Voilà que tout-à-coup, au moment où elle s'y attendait le moins... (*Mélanie, qui est entrée sur la fin de la scène, lui frappe sur l'épaule.*) Ah!...

SCENE XII.

PITOU, MÉLANIE.

MÉLANIE.

Eh bien, poltron!

PITOU.

Dieu! Madeleine, faut-il que tu sois insouciante...

MÉLANIE.

Ursule n'est pas ici?

PITOU.

Ah! ben oui... Il y a de la brouille! elle va sortir... elle donne sa démission!

MÉLANIE.

Bah! pas possible!... Eh bien, tant pis, parce que je venais la faire enrager. Mais, c'est à mon tour de la vexer. On m'a fait un cadeau... tiens, regarde...

PITOU.

Une montre avec une chaine de véritable or! Madeleine, qui a pu vous donner ce don?

MÉLANIE.

C'est Monsieur, tout-à-l'heure, quand il est rentré.

PITOU.

Madeleine! Madeleine! à Paris, les femmes sont bien heureuses... d'être femmes... c'est pour elles tous les agrémens, toutes les sensations de la vie. Dieu! si j'étais femme! serais-je mauvais sujet! je serais jolie... je serais perfide... je foulerais aux pieds toutes les lois de la nature...

MÉLANIE.

Ah ça! qu'est-ce qu'il te prend donc?

PITOU.

Je bisque, Madeleine, parce que tu as une montre, tu as des objets d'un luxe effréné!

MÉLANIE.

Eh bien, qu'est-ce que ça te fait? Puisque nous devons nous marier, ça t'appartiendra un jour.

PITOU.

Tiens! t'as raison, j'y pensais pas... Sais-tu que ça doit valoir gros, une montre comme ça avec la chaine... si c'est du vrai? Es-tu sure que c'est du vrai?

MÉLANIE.

Ah! certainement! Monsieur ne m'aurait pas trompée... Il est si franc, si honnête... c'est un homme de l'âge d'or!

PITOU.

Oui, mais sa montre n'est peut-être pas du même âge. Vois-tu, Madeleine, nous vivons dans le siècle du chrysocale...

MÉLANIE.

Ah! mon dieu! tu me fais peur!

PITOU.

Laisse-moi vérifier le métal! je te dirai tout de suite...

MÉLANIE, *lui donnant la montre.*

Tiens, regarde.

PITOU.

C'est en dedans que se trouve la chose... la marque... Dieu! que c'est difficile à ouvrir!

MÉLANIE.

Prends garde!

PITOU, *la laissant tomber.*

Oh!

MÉLANIE.

Voilà ce que je craignais... elle est brisée!

PITOU.

Brisée?... du tout, elle n'est que cassée!

MÉLANIE.

D'abord le verre est en pièces!

PITOU.

Je connais un vitrier qui arrangera cela.

SCÈNE XIII.

PITOU, MÉLANIE, URSULE.

MÉLANIE, *à Ursule.*

Silence, voici Ursule!

URSULE.

Ah! c'est vous, Mademoiselle?

MÉLANIE.

Eh bien, Ursule, c'est-il vrai que M. Morel vous renvoie?

URSULE.

Me renvoie? c'est-à-dire que je le quitte.

PITOU.

Ah! vous le quittez! vous le quittez!...

URSULE.

Taisez-vous! ce n'est pas à vous que je parle... Que tenez-vous là?... une chaine! une montre!... D'où vous vient-elle?

PITOU.

C'est un de mes amis qui me l'a remise, pour la faire raccommoder... Elle marque une heure indue.

URSULE.

Voyons-là! (*Elle prend la montre.*) Elle est fort jolie!

et je suis un peu surprise qu'on vous ait confié des objets d'une telle valeur.

PITOU.

C'est la vérité. Demandez plutôt à chose... à Madeleine.

MÉLANIE, *à part.*

Imbécile! (*Elle le pince.*)

PITOU.

Finis donc! tu me fais mal!

URSULE.

Tu!... tu me fais mal!... Une intrigue ici... sous mes yeux!... Ainsi vous me trompiez? vous m'abusiez?...

MÉLANIE.

Voyez le grand malheur!... Mais puisqu'il faut tout vous dire... eh bien! cette montre, elle est à moi, elle m'appartient... ainsi tâchez de me la rendre.

URSULE.

Ah! elle vous appartient!... Ça suffit!... vous l'aurez... elle vous sera restituée... mais plus tard... lorsque j'en aurai fait l'usage qui me sera suggéré par la prudence.

MÉLANIE.

Quelle est votre intention?

URSULE.

D'abord vos maîtres seront instruits de votre conduite.

MÉLANIE.

C'est-à-dire que vous voulez vous venger sur nous de ce qu'on vous a mise à la porte.

URSULE.

Insolente!...

MÉLANIE.

Mais je ne vous crains pas; Monsieur vous connait!

PITOU.

Et monsieur Chose aussi vous connait!

URSULE.

Sortez tous deux!...

MÉLANIE.

Oui, je sors; car si je restais, il me prend des envies...

URSULE.

Vous osez me menacer...

PITOU, *à part.*

Je crois qu'elles vont se battre!

ENSEMBLE.

URSULE.

AIR : *Amis, amis, le soleil va paraître.*

Oui, de ces lieux tous deux sortez bien vite;
Impunément croiriez-vous m'outrager ?
Eloignez-vous, car votre aspect m'irrite...
De vos propos je saurai me venger!

PITOU et MÉLANIE.

Oui, de ces lieux, tous deux sortons bien vite,
Ne souffrons pas qu'elle os' nous outrager;
Eloignons-nous, car son aspect m'irrite!
D'un pareil trait nous saurons nous venger!

(*Pitou sort avec Mélanie.*)

SCENE XIV.

URSULE, *seule.*

Petite impertinente!... Je la déteste... Elle et son maître sont mes antipathies.... Certainement je ne suis pas haineuse, mais je serais charmée de trouver un incident pour les brouiller avec M. Morel..... D'abord, ce serait dans l'intérêt de Monsieur... Je ne sais pourquoi il est entiché de son ami Didier... Un homme qui le gruge, qui l'entraîne dans une foule d'incohérences... Et cette Mélanie, quelle créature dangereuse! Ses cancans ont manqué vingt fois de dénigrer ma réputation... J'ai un amant, c'est vrai; je ne m'en dédis pas... Est-ce ma faute, si j'ai trouvé un être dont la sensibilité soit en harmonie avec la mienne?... Pauvre Jolivet... Je l'ai rencontré tout-à-l'heure, il m'a promis de venir à dix heures précises... Il frappera trois coups à cette porte... Je l'attends. Ah! il n'y a que lui qui me console des amertumes de ma position subalterne.

AIR : *Autrefois je pleurais.* (De la Femme, le Mari et l'Amant.)

On ne peut pas toujours
Exister sans amours,
Un cœur tendre et brûlant
Exige un sentiment...

J'aime fort la vertu,
Mais le Ciel a voulu
Qu'on ne pût réunir
Innocence et plaisir...
Il s'agit de choisir!
Avec peu de richesse
Et beaucoup de tendresse,
Il faut prendre un parti;
Et faute d'un mari,
On prend un bon ami...
J'en ai pris un aussi.
Vraiment je n'en ai qu'un,
Cela n'est pas commun...
Pourtant j'entends jaser,
On ose m'accuser...
Et vous, femmes de bien,
Qui vous cachez si bien,
Vous trouvez scandaleux
Qu'on ait un amoureux;
A ma place, grands dieux,
Vous en auriez pris deux!

Voici Monsieur, ne nous montrons pas d'abord.

SCÈNE XV.

URSULE, MOREL.

MOREL, *entrant sans voir Ursule.*

Ouf! me voilà, je suis harassé!... Je me croyais plus de forces... Ursule n'est pas là... Elle est peut-être déjà partie... et sans me dire adieu!

URSULE, *toussant.*

Heim! heim!

MOREL.

Ah! c'est elle!... Vous étiez-là? Je ne vous avais pas vue d'abord...

URSULE.

Excusez-moi, Monsieur, si je me trouve encore chez vous; mais je ne pensais pas que vous seriez sitôt de retour.

MOREL.

En effet... Je ne suis allé que chez mon notaire, pour

cette maison de campagne, vous savez... Il viendra tout-à-l'heure, en causer ici, avec moi; car il m'a été impossible de rester plus long-temps dehors... Je me sentais fatigué, une pesanteur, un engourdissement...

URSULE.

Vous êtes souffrant ?

MOREL.

Oh ! ce n'est rien... Mais je n'ai même pas pu attendre Didier, à qui j'avais donné un rendez-vous... Ma foi, tant pis, qu'il aille dîner tout seul...

URSULE.

Maintenant, Monsieur, il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

MOREL.

Comment ? aujourd'hui !... Il est déjà bien tard...

URSULE.

N'importe, Monsieur, dès qu'on sait qu'on est à charge, ça doit suffire... Seulement, avant de vous quitter, je crois à mon devoir de vous éclairer sur des écarts de conduite, qu'il est de votre intérêt d'approfondir...

MOREL.

Que voulez-vous dire ?

URSULE.

Je sais que la malveillance peut encore envenimer cette démarche, mais votre intérêt avant tout... Et d'ailleurs, mon assertion ne peut être suspecte... En voici les preuves matérielles... (*elle fait voir la chaîne et la montre*)

MOREL.

Qu'est-ce que c'est que cela ?... Mais je ne me trompe pas... j'ai vu cette montre entre les mains de Didier.

URSULE.

De Monsieur Didier !... En effet, vous avez pu l'y voir...

MOREL.

Est-ce que, sans m'en parler, il se serait permis de vous offrir ?...

URSULE.

Non, Monsieur.

MOREL.

Vous me trompez...

URSULE.

De grâce, Monsieur! n'allez pas vous livrer à des soupçons...

MOREL.

Vous me trompez, vous dis-je!... Je me rappelle fort bien différentes circonstances... Ces galanteries qu'il vous adresse en mon absence... Ce cadeau qu'il destinait à une jolie femme...

URSULE.

Mais, Monsieur, vous vous forgez des chimères...

MOREL.

Des chimères!... Dieu merci, je ne suis pas aveugle... la conduite de Didier est assez claire... Il voulait m'entraîner...! me débaucher... à table d'hôte, avec des...

URSULE.

Est-il possible!

MOREL.

Il avait ses motifs... Ils sont connus ses motifs... Et moi, je donnais dedans avec une bonhomie!... On n'est pas plus fourbe, plus hypocrite!... Mais tout est fini entre nous, et je vais lui signifier... (*Il s'approche de la table pour écrire, en ce moment Didier entre.*) C'est lui! il a le front de se présenter devant moi!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER.

Eh bien! te voilà... Tu n'as donc pas pu m'attendre chez ton notaire... Ma foi, j'en suis fâché... le dîner était excellent... Mais c'est partie remise, je t'ai annoncé pour demain à la société.

MOREL.

Je vous en remercie infiniment, Monsieur... vous y mettez trop de complaisance.

DIDIER.

Monsieur, quel langage! Que signifie?

MOREL.

Ça signifie, qu'après ce qui s'est passé, je suis surpris de vous voir encore chez moi...

DIDIER.

Après ce qui s'est passé ?... Je ne comprends pas...

MOREL.

C'en est assez, je ne suis plus votre dupe... Je ne te le cache pas, ça me fait de la peine... Je t'aimais Didier, tu étais mon ami... Mais à présent, je te hais... je te déteste... Je ne veux plus entendre parler de toi...

DIDIER.

Ah ça! dis-moi donc, est-ce que le jus d'herbes te monte à la tête?

MOREL.

Tu as le cœur de plaisanter... Ah! je n'ai plus de regrets, je te méprise.

DIDIER

Morel! une pareil injure!... ça n'est pas naturel!... il y a de la femme là-dessous... pour désunir deux amis tels que nous; il ne faut rien moins qu'une fille intrigante...

URSULE.

Grand Dieu ! quelle horreur !... c'est lui qui m'accuse...

MOREL.

C'est trop fort... L'insulter en ma présence... Sortez, Monsieur, sortez sur-le-champ.

DIDIER.

Ah! tu me chasses... tu mets l'amitié à la porte... Eh bien! soit... Aussi bien, tu n'es pas digne de moi... Un homme sans énergie, qui se laisse mener par sa gouververnante...

MOREL.

Un Faublas de cinquante ans qui voudrait la séduire !...

DIDIER.

Moi, la séduire!... donnez donc des bésicles à un gaillard comme ça !...

MOREL.

Sors, te dis-je, je te l'ordonne...

DIDIER.

Je t'abandonne à ta destinée, mauvais cœur...

MOREL.

Mauvais sujet...

DIDIER.

Girouette !...

MOREL.

Tartufe !...

DIDIER.

Poule mouillée !

URSULE.

O ciel ! je ne puis supporter... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MOREL.

Elle se trouve mal !... Tu vois, malheureux, dans quel état !... T'en iras-tu à la fin...

DIDIER.

Je sors, mais je ne reviendrai pas... (*Il sort.*)

MOREL.

Va-t-en, va-t-en !... Le voilà parti... Ce n'est pas sans peine.

URSULE, *revenant à elle.*

Quelle scène affreuse !...

MOREL, *s'asseyant sur le fauteuil du côté opposé à Ursule.*

Je n'en puis plus...

DIDIER, *r'ouvrant la porte.*

Morel ! je ne reviendrai pas...

URSULE et MOREL, *se levant en même temps.*

Ah !....

URSULE.

C'est encore lui !... Non, il s'en va tout-à-fait...

SCENE XVII.

URSULE, MOREL, PUIS PITOU.

MOREL.

A la bonne heure ! car voilà un assaut qui a épuisé toutes mes forces. (*Il tombe sur un fauteuil.*)

URSULE.

En effet, vous paraissez souffrir...

MOREL.

Oui, je me sens très faible... et puis la tête lourde...

PITOU, *entrant par la gauche avec des flambeaux.*

Monsieur !... Monsieur ! Chose est là... Le notaire... dans votre chambre !...

MOREL.

Le notaire!... tant mieux... Allons le trouver.

URSULE.

Comment, si tard!... Songez-donc qu'il est près de dix heures... Ordinairement vous êtes couché... et aujourd'hui... où vous avez besoin de reposer... Le notaire peut revenir demain...

MOREL.

Non, non!.... puisqu'il est ici.... je veux en profiter.....

URSULE, *à part.*

Quel contre-temps!... Et Jolivet qui n'est pas prévenu!...

MOREL.

Venez, Ursule, vous me restez seule... je n'ai plus que vous pour m'aimer... Je ne serai point ingrat...

URSULE.

Ah! Monsieur!... Certainement ce n'est pas l'intérêt...

MOREL.

Il verra, ce Didier, il verra si je sais vous rendre justice... Allons trouver le notaire; et vous, Pitou, restez-là.... et ne laissez entrer personne.... Personne, entendez-vous.

PITOU.

Soyez tranquille... Dès que c'est votre ordre... je l'observerai servilement.

(*Morel sort par la gauche avec Ursule.*)

SCENE XVIII.

PITOU, *seul.*

Monsieur est triste... Il a fait venir un notaire... Je ne sais pourquoi ma tête se remplie d'idées sombres... Voilà pourtant comme je suis... Il faut un rien pour me rendre tout chose... Ça tient au foie!.. Si j'allais avoir le *chose-morbus...* Mais, qu'est-ce qu'ils peuvent faire là tous les trois?... Pour sûr c'est un secret... Comment le découvrir? comment pénétrer ce mystère?... Que je suis bête... je vais écouter à la porte... (*Il va se me tre à la*

porte.) J'attraperai toujours quelques mots, par-ci, par-là ! et en les réunissant, ça fera un secret comme un autre...

(*Il prête l'oreille.*)

SCÈNE XIX.

PITOU, DIDIER.

DIDIER, *entrant avec vivacité.*

Il n'est plus là... (*Il va pour sortir.*) Au fait, je crois que j'ai eu tort, j'ai été trop loin... Il est malade... Il est souffrant... Il faut que je m'explique avec lui... je ne peux pas rester comme cela... Mais où est-il?....(*A Pitou.*) Me répondras-tu à la fin ?...

PITOU, *surpris.*

Tiens, c'est vous, Monsieur?

DIDIER.

Où est Morel ?... Où est mon ami?...

PITOU.

Il est là, avec son notaire et mamzelle Ursule...

DIDIER.

Son notaire, à l'heure qu'il est... Je vais les trouver...

PITOU.

Impossible... Je ne laisse entrer personne... c'est ma consigne...

DIDIER.

Ah ! on s'enferme avec un notaire... Laisse-moi passer, ou je ne réponds pas...

PITOU.

Silence!... Avez-vous entendu?... On dirait qu'on a jeté un cri...

DIDIER.

Raison de plus pour entrer.

PITOU.

Non, Monsieur, je ne souffrirai pas...

SCENE XX.

PITOU, DIDIER, URSULE, *entrant.*

URSULE, *vivement.*

Grands dieux!... quel malheur!... Pitou, courez vite chercher le médecin... qu'il vienne à l'instant...

DIDIER.

Qu'est-il donc arrivé?

URSULE.

L'évènement le plus triste... Tout-à-l'heure, le notaire venait de lire un acte... un contrat...

DIDIER.

Eh bien?

URSULE.

Monsieur était déjà fort mal... Il essaye de mettre sa signature... la plume lui échappe... et il tombe sans connaissance.

DIDIER.

O ciel!... Malheureux que je suis!... c'est moi qui l'ai tué... (*Il se précipite dans la chambre.*)

PITOU, *à part.*

Mais... j'y pense .. si c'était mes six cuillerées de ce matin... Criminel Pitou... qu'as-tu fait?

URSULE.

Vous n'êtes pas encore chez le médecin.

PITOU.

Pardon... j'y cours,.. C'est à deux pas, je serai bientôt revenu... (*Il sort en courant.*)

SCENE XXI.

URSULE, *seule.*

Il arrivera trop tard... Je n'ose rentrer dans cette chambre... Un accident aussi funeste... et dont je suis peut-être la première cause... Pourquoi faut-il que j'aie à m'accuser... *On entend l'horloge sonner dix heures.*) Déjà dix heures... c'est l'heure à laquelle j'ai donné rendez-vous à Jolivet..... S'il allait venir dans un pareil moment... J'entends monter l'escalier... Courons vite le renvoyer... Ciel!... Monsieur Didier!...

SCÈNE XXII.

URSULE, DIDIER, *puis* PITOU *en dehors.*

DIDIER.

Toujours sans mouvement... Comme le médecin tarde à venir...

URSULE, *à part.*

Quel parti prendre !

DIDIER.

Je suis d'une impatience... (*On entend frapper trois coups à la porte.*)

URSULE.

Grands Dieux!...

DIDIER.

Ah ! le voici... Entrez... entrez...

URSULE.

Non, n'entrez pas!...

DIDIER.

Que dites vous ?

URSULE.

Ce n'est pas lui, Monsieur... Je vous réponds que ce n'est pas le médecin.

DIDIER.

Qui donc peut venir à cette heure? Morbleu... Je veux savoir... (*Il se dirige vers la porte.*)

URSULE.

Vous ne sortirez pas... (*Elle ferme la porte, et met la clef dans sa poche.*)

DIDIER.

Mademoiselle !... un pareil mystère...

PITOU, *en dehors.*

Au secours !... au secours!... au voleur !...

DIDIER.

Qu'entends-je?... c'est la voix de Pitou!...

URSULE, *à part.*

O ciel !... Quel embarras...

PITOU, *en dehors, mais s'éloignant.*

Au voleur!... Au secours!...

SCENE XXIII.

DIDIER, URSULE, MOREL, *puis* PITOU.

MOREL, *entrant.*

Quel est donc ce bruit?

URSULE, *jetant un cri.*

Ah!... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

DIDIER.

Mon ami!... Il nous est rendu! (*Il l'embrasse.*)

MOREL.

Attends donc un peu que je me reconnaisse... mes idées sont si confuses.... Il me semble que nous étions brouillés?... ou bien est-ce un rêve?

DIDIER.

Oui, mon ami... oui; c'est un mauvais rêve, que nous avions fait tous les deux.

PITOU, *en dehors.*

Ouvrez! ouvrez!..... N'ayez pas peur... c'est moi, Pitou.

URSULE, *à part.*

Je puis ouvrir, Jolivet a eu le temps de s'échapper.

(*Elle ouvre la porte.*)

DIDIER.

Cet imbécile-là nous expliquera peut-être...

SCENE XXIV.

DIDIER, MOREL, URSULE, PITOU.

PITOU, *entrant avec un habit sur le bras.*

Tiens, Monsieur n'est plus défunt... Ah! tant mieux.

MOREL.

C'est toi, qui m'aura réveillé avec tes cris.

PITOU.

Je savais bien qu'il y avait des voleurs.

MOREL.

Comment, des voleurs?

PITOU.

Voici ce que c'est: Je revenais donc de chez le médecin, monsieur Chose, qui par parenthèse ne viendra que demain..... Quand je lui ai raconté que vous étiez mort, il m'a dit que ça n'aurait pas de suites.

URSULE.

Après?

PITOU.

Voilà qu'en entrant, j'aperçois un homme qui essayait

d'ouvrir cette porte... Qu'y a-t-il pour votre service, que je lui demande avec hardiesse.

DIDIER.

Il ne te répond pas, c'est clair.

PITOU.

Si fait... Il me répond à coups de poings; et il parlait si vite, que j'avais à peine le temps de lui donner des coups de pieds, pour varier la conversation.

URSULE, *à part.*

Il n'en finira pas.

PITOU.

Air de Marianne.

Je r'cevais d' fameuses taloches,
Il fallait m' voir me trémousser;
J' n'avais pas mes mains dans mes poches.
Mon homme alors veut s'éclipser,
Je le rattrappe...
Craint' qu'il n' m'échappe,
A son vêtement
Je m' cramponn' solid'ment;
Mais il me r'pousse,
Et par la s'cousse,
J' tombe étonné
Ailleurs que sur le né...
En me r'levant pour prendr' ma r'vanche,
Jugez combien j' fus déconfit,
Quand j' vis que c' n'était qu'un habit
Que j' tenais par la manche...

(*Il déploie l'habit.*) Voilà les dépouilles de l'ennemi.

URSULE, *à part.*

L'habit de Jolivet!

PITOU.

Je suis sûr qu'il y a dans les poches, des poignards, des pistolets, des fusils.

(*Il fouille dans les poches de l'habit.*)

DIDIER.

Il n'y a rien du tout.

PITOU.

Si fait... voici un portefeuille.

DIDIER, *le prenant.*

Voyons. (*Le visitant.*) Une lettre, une adresse. Lisons. (*Il lit.*) « Jolivet, serpent à la paroisse Sainte-Elisabeth...

PITOU.

Comment, un serpent qui vole?

MOREL.

Lisons le billet.

URSULE, *à part.*

Je suis au supplice!

DIDIER, *lisant.*

« Ce soir, à dix heures, mon vieux sera couché. »

URSULE, *à part.*

Ma lettre de ce matin! quel embarras!...

MOREL, *passant vivement auprès de Didier.*

Voyons la signature! (*En voyant ce mouvement, Ursule arrache la lettre des mains de Didier, qui reste stupéfait. — Pitou fait aussi un geste de surprise.*) Que faites-vous, Ursule?

URSULE.

Je vois, Monsieur, qu'il serait inutile de feindre plus long-temps.... M. Jolivet n'est pas ce que vous pensez, c'est un jeune homme aimable, avec qui j'ai eu, malgré moi, des relations... toujours pures, toujours honnêtes; et qui, enfin, me fréquente dans des vues légitimes...

MOREL.

Quoi, Mademoiselle... quand tout-à-l'heure encore...

URSULE.

Ah! Monsieur, j'ai eu de grands torts, il est vrai; je n'étais pas digne...

DIDIER, *à part.*

Pauvre Morel, comme elle le trompait... Ce n'est pas Mélanie qui agirait comme ça.

URSULE.

Demain, je quitterai cette maison... mais avant de m'éloigner, je dois remettre à M. Didier, cette montre, qu'il ne m'a pas donnée, comme vous avez pu le croire, mais que je tiens d'une autre source.

DIDIER, *prenant la montre.*

Comment, diable, se fait-il?...

PITOU.

Pardine, c'est moi, l'autre source..... C'est à moi que Mam'selle l'avait extorquée.

DIDIER.

A toi ?

PITOU.

C'est un cadeau qui m'a été fait par une jeune personne, la petite Chose, qui est au service d'un vieux garçon..... Un pauvre bonhomme qu'elle fait aller.

DIDIER.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que j'apprends-là ?

MOREL.

Quoi! Mélanie!..... (*A part.*) Pauvre Didier, comme elle le trompait.

SCENE XXV ET DERNIERE.

LES MÊMES, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à Didier.*

Ah ! vous voilà enfin, Monsieur.

PITOU, *à part.*

Dieu ! c'est son maître.

MÉLANIE.

Peut-on rester si tard dehors ?... J'avais peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose.

DIDIER.

Comme c'est aimable !... Je suis d'une colère... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

MOREL.

Tu ris ?

MÉLANIE.

Vous riez ?

PITOU.

Il rit !

DIDIER.

Parbleu! ne voulez-vous pas que je me désespère... On est bien trompé à vingt ans, à plus forte raison...

URSULE.

Oh ! c'est très-vrai..... On voit que Monsieur connaît parfaitement le cœur humain.

MOREL.

Mon pauvre Didier, j'ai été bien injuste envers toi; mais je saurai te faire oublier...

DIDIER.

C'est déjà fait, mon ami.

MOREL.

Eh bien! si tu veux, ne nous quittons plus?

DIDIER.

J'allais te le proposer.

MOREL.

Quant à ces jeunes gens là, il faut bien leur pardonner.

DIDIER.

J'ai idée que nous sommes plus coupables qu'eux.

MOREL.

C'est aussi mon avis..... Ursule, je ne vous en veux plus; mariez-vous. (*A Didier.*) Et nous, ne vivons désormais que pour l'amitié; car, j'ai réfléchi : je renonce au mariage... et même aux jeunes gouvernantes.

DIDIER.

Bien sûr?

MOREL.

Tu connais la fermeté de mon caractère...

PITOU, *à part.*

Ils sont assez bons enfans, les pères... Chose!...

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

MOREL.

Ne songeons plus qu'à la retraite,
Je vois que nous avons, hélas!
Mérité certaine épithète
Qu'on donnait à nos grands-papas,
Oui, nous sommes dans les papas
Un jeune homme portant moustaches,
Du doigt nous montrant l'autre jour,
Prononça le mot de... ganaches...
Il faut que chacun ait son tour.

DIDIER.

Nous avions passé la frontière,
Le Belge embrassait nos soldats;
Mais, hélas! pour avoir la guerre,

Il n'a manqué que des combats ;
Peut-être pour d'autres combats.
Les Français, toujours pleins d'audace,
A Waterloo retourneront un jour ;
Fiers alliés, alors venez en masse...
Il faut que chacun ait son tour.

PITOU.

Avant z'hier, sans qu' j'en sach' la cause,
J'ai vu la femme du voisin
S' disputer avec la mèr' Chose...
V'là qu'aux ch'veux ell's se prenn'nt soudain ;
Moi, je riais... c'était inhumain.
Ell's s'arrach'ent des poigné's d' frisures,
Alors, pour leur faire ma cour,
J' dis en ramassant leurs coîffures :
Il faut que chacune ait son tour.

URSULE, *au Public.*

Vous le voyez, je suis sans place,
Ah ! ne m'y laissez pas long-temps ;
En foule ici venez, de grâce,
Demander des renseignemens ;
Car les goûts sont si différens,
Qu'on ne peut pas, sur mon mérite,
Se fixer dès le premier jour ;
Et pour bien juger ma conduite,
Il faut que chacun ait son tour.

FIN.

Mise en Scène.

Au lever du rideau, Ursule est assise à la droite des spectateurs; après avoir écrit, elle se lève. Pitou entre par le fond, et se tient à la gauche d'Ursule ; celle-ci sort par la porte à la gauche des spectateurs. Pitou seul. Mélanie, entrée par le fond, se tient à la droite de ce dernier, et sort par où elle est entrée. Pitou la reconduit jusqu'à la porte, et va ensuite préparer le jus d'herbes à la table à la droite des spectateurs.

Ursule, conduisant Morel, entre en scène par la porte à gauche des spectateurs, et se tient entre lui et Pitou. Ce dernier sort par le fond.

Morel et Ursule s'asseyent à la gauche des spectateurs. Ursule à la gauche de son maître. Elle se lève au moment où elle chante le couplet, et va prendre la tasse de tisane que Pitou a préparée. Aux mots : *Perdu la mémoire*, elle range les chaises et passe à la droite de Morel.

Didier entre par le fond et se tient à la gauche de Morel. Ursule remonte la scène et passe à la gauche de Didier. Elle rentre dans l'appartement d'où elle est sortie.

Didier transporte la table de la gauche des spectateurs et la met au milieu de la scène; il y place les mets, la bouteille, les verres, etc., qu'il trouve dans le buffet. Morel s'assied à la droite et Didier à la gauche des spectateurs. Après avoir chanté : *Vive le vin*, ils se lèvent, effrayés par l'aspect d'Ursule, entrée par la gauche des spectateurs, et passe à la gauche de son maître.

Pitou entre par le fond, ôte la table, et passe à la droite de Didier. Aux mots : *Il suffit*, Ursule s'assied, puis se lève bientôt après.

Didier et Morel sortent par le fond. Ursule rentre dans l'appartement à gauche des spectateurs.

Mélanie entre par le fond et se tient à la gauche de Pitou.

Ursule rentre en scène (venant de la gauche des spectateurs), et se tient à la droite de Pitou. Ce dernier et Mélanie sortent par le fond.

Morel revient par le fond; il s'assied à la gauche des spectateurs, ayant Ursule debout à sa droite. Aux mots : *Ce n'est rien*, il se lève.

Didier entre par le fond et se tient au milieu.

Au mot : *Insulter*, Morel passe auprès d'Ursule qui s'assied. Didier sort par le fond.

Aux mots : *Vous êtes souffrant*, Morel s'assied à la droite des spectateurs.

Pitou entre par le fond, apportant des flambeaux, qu'il place sur la table à la gauche des spectateurs.

Morel rentre dans sa chambre (gauche des spectateurs), conduit par Ursule.

Pendant que Pitou écoute à la porte, Didier rentre par le fond et se tient à la gauche de ce valet.

Ursule entre par la gauche des spectateurs. Didier court dans l'appartement de Morel, et Pitou sort par le fond.

Didier revient et se tient à la gauche d'Ursule. Ils remontent la scène au moment des cris de Pitou.

Morel sort de son appartement et s'assied à la gauche des spectateurs; Didier vient près de lui, ayant Ursule à sa gauche.

Pitou entre par le fond, et vient se placer entre Didier et Morel (ce dernier s'est levé).

Après son récit, Pitou passe à la gauche d'Ursule, et Mélanie, entrée par le fond, vient à la gauche de Pitou.



